

Le père, l'amant et le scribouillard

Plume Latraverse, *Striboule*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 176 p., 18,95 \$.

Alain Bernard Marchand, *L'homme qui pleure*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 114 p., 14,95 \$.

Paul Savoie, *Mains de père*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, 146 p., 16,95 \$.

Frédéric Martin

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1995). Compte rendu de [Le père, l'amant et le scribouillard / Plume Latraverse, *Striboule*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 176 p., 18,95 \$. / Alain Bernard Marchand, *L'homme qui pleure*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 114 p., 14,95 \$. / Paul Savoie, *Mains de père*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, 146 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 21–22.

Plume Latraverse, *Striboule*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 176 p., 18,95 \$.

Alain Bernard Marchand, *L'homme qui pleure*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 114 p., 14,95 \$.

Paul Savoie, *Mains de père*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, 146 p., 16,95 \$.

Le père, l'amant et le scribouillard

Trouver la « vérité » est une chose ; la fréquentation du chemin
qui y mène en est une autre.



ROMAN
Frédéric Martin

VOILÀ DES LIVRES QUI TIENNENT DE LA QUÊTE. Savoie et Marchand espéreront, en remontant jusqu'au père pour l'un, en se lançant sur les traces de l'amant perdu pour l'autre, aboutir à une certaine forme de connaissance de soi. Un peu convenu comme programme. Quant à Plume Latraverse...

Mystification

Striboule nous est présenté comme le dernier volet d'une « trilogie caméléonne » qui comprend *Contes gouttes* (VLB éditeur, 1987) et *Pas d'admission sans bistoire* (VLB éditeur, 1993). De ces deux romans, on aura retenu un style haut en couleur, un goût immodéré pour le calembour, une truculence toute rabelaisienne : *Striboule*, roman « indiscipliné » s'il en est, recèle les mêmes caractéristiques. Bref, Plume continue ici d'être un écrivain plus enthousiaste que rigoureux, qui tourne les coins rondement.

Comme point de départ : les confessions d'un écrivain de quatre-vingt-quatre ans, de sa jeunesse à Lampronville-sous-bois jusqu'à son succès littéraire, en passant par son séjour à Saint-Louis-le-Phosphène — c'est dans cette ville d'artistes et de marginaux qu'il découvre la littérature —, son amitié avec Sacha Poitras dit Striboule, et la rencontre décisive de la baronne de Lépinette.

Lorsqu'il fait la connaissance de Bérénice de Lépinette, le narrateur cherche vainement un éditeur qui veuille bien publier les deux tomes de son improbable saga. Tout en s'inspirant largement des expériences personnelles de l'écrivain en herbe, *La vie tumultueuse de Taô Thin*, dont Plume lui-même se plaît à inventer plusieurs extraits — nous avons donc une fiction dans la fiction —, relate les rocambolesques aventures d'un colonel vietnamien exilé, devenu épicier. La baronne publie le livre mais, la reconnaissance tardant à venir, l'écrivain a une idée : « [...] composer de toutes pièces un personnage qui [lui] tiendrait lieu de tuteur, du seul fait de l'ampleur de sa notoriété. » Ainsi naît, en 1871, dans « un petit village obscur et lumineux de la fine pointe bretonne », Frédéric Striboule, personnage dont plusieurs des faits et gestes s'inspireront de ceux d'un ami d'enfance nommé Sacha Poitras.

La supercherie est lancée. *La vie tumultueuse de Taô Thin* arrive dans les librairies coiffée du prix Frédéric-Striboule ; le narrateur, qui n'a de cesse de faire connaître son « tuteur », en devient le plus fin exégète. Ses livres, dont des recueils de poèmes et un essai, *L'art de*

raconter, sont analysés dans des revues spécialisées. Cette entreprise « concrétisant l'irrationnel besoin populaire d'un auteur fétiche et de son abstraction » mystifiera le milieu littéraire au grand complet.

C'est donc à une satire du beau monde de la littérature que Plume Latraverse nous convie.

Latraverse s'en donne à cœur joie. Au risque de se perdre. Car l'enchevêtrement des histoires n'est pas toujours justifié, et semble avoir pour but premier la démonstration du potentiel créatif et délirant de l'auteur ; en outre, la conclusion alambiquée, confondante exprès, eût gagné à être écourtée. Roman plutôt dispersé, *Striboule* se lit cependant sans trop de déplaisir. Au fond, nous avons là une bonne farce qui vire parfois à l'ubuesque, qui cultive à dessein l'excès et qui n'est pas entièrement dénuée d'ingéniosité.

Lamentations

Et à tout prendre, une grosse farce désopilante et sans prétention vaut peut-être mieux que le lyrisme controuvé de *L'homme qui pleure*. Ce troisième livre d'Alain Bernard Marchand, qui n'est pas sans rappeler le film *Nocturne indien*, d'Alain Corneau, n'est guère convaincant.

Un homme en aime un autre — ils se sont rencontrés à l'entrée d'un cinéma ; pour le film de Corneau ? — au point de se confondre avec lui. Toutefois, malgré des mots qui veulent en suggérer long, on ne parvient pas à voir comment ce jeune homme qui a l'air, compte tenu des comportements qui lui sont attribués, plutôt bête et collant, peut susciter pareille passion et pareille grandiloquence.

Il était pourtant là, et je sus tout de suite à cette façon qu'il avait de se tenir immobile et silencieux qu'il arrivait de loin, plus loin encore que je ne pouvais croire, d'un lieu enfoui dans la mémoire du temps

dira ainsi le narrateur. Même traitement pour la confidente de ce dernier, Clara der Tod. De cette « fouineuse des corps astraux » convertie à un mysticisme de pacotille, il faudra par exemple tenir pour acquis que « chacun de ses déplacements lui était dicté par un principe supérieur qui échappait au raisonnement et touchait à l'éternité des choses ». Rien de moins !



Plume



L'amant partira en Asie, seul. Dix ans plus tard — pendant tout ce temps, la vie se sera arrêtée, empêtrée dans ce souvenir ; difficile à croire —, le narrateur, toujours en proie « au désir de lui », ira chercher sa trace au Népal. Le rêve asiatique est décidément au goût du jour chez les écrivains québécois. Après *Cent jours sur le Mékong* de Pierre Gobeil et *Le dieu dansant* de Yolande Villemaire, *L'homme qui pleure* nous amène à son tour dans cette partie du monde qui, pour l'Occident, a valeur mythique. La très touristique Katmandou, puis Lhassa, sur la route des monastères tibétains... C'est la voie à emprunter pour trouver l'illumination à défaut de l'amant perdu. On s'en doutait : ce voyage initiatique permettra au narrateur de se libérer de l'autre et de se retrouver lui-même. Ou, comme le dit l'ineffable Clara der Tod : « [...] tu auras fait le cycle, du désir d'un corps à son éparpillement dans le monde. »

Filiation

Paul Savoie, écrivain originaire du Manitoba qui, depuis vingt ans, publie surtout des recueils de poèmes, cherche, lui, avec *Mains de père*, « à remonter la pente vers une vérité particulière, vers ce qui [lui] reste de cette vérité ». Et parce que le père fut, sinon absent, du moins mystérieux aux yeux du fils, la vérité sera manquante.

Il s'agit donc de convoquer les souvenirs, de revoir les faits et gestes de cet homme mort en 1985. Des événements se présentent en vrac à la mémoire du narrateur. Événements qui, pour une bonne part, demeureront inexplicables. Ainsi ce « faux souvenir » du père : « En

vieillissant, il était de plus en plus convaincu qu'il avait jadis été un bon joueur de tennis », ce qui, de toute évidence, n'était pas le cas. On ne saura jamais pourquoi il avait inventé ce conte, lui qui possédait pourtant d'autres talents : pour le ping-pong, le piano... Paradoxe : le père « gardait cachées ses virtuosités alors qu'il rêvait de conquêtes impossibles ».

Le temps du narrateur est désordonné. De l'hiver 1994, on passe au printemps 1978, puis à l'automne 1961, puis à l'hiver 1973, puis à l'automne 1982... La mémoire est une faculté indisciplinée. Mais elle veille au grain ; elle conserve, thésaurise. Savait la met à contribution ; peut-il aussi la mettre à sa main ? À sa main de fils devenu père...

Retourner en arrière, au cas où le passé offrirait des pistes pour l'existence en cours. Pour la connaissance de soi. Mais peut-être le passé n'est-il après tout qu'une prison, qu'un composé de vieux mécanismes. Dès lors, il serait vain d'espérer que surgisse une quelconque vérité.

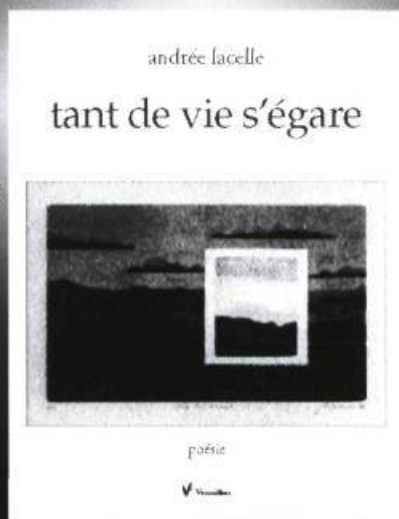
Le récit intimiste de Paul Savoie prend appui sur ce rôle ambigu de la mémoire. Mais l'ambiguïté vaut mieux que l'oubli, qui signifie disparition. Reste à savoir ce que le narrateur peut apprendre sur lui-même, dès lors qu'il refuse de laisser disparaître le père.

Mains de père est certes un récit émouvant. Mais il lui manque, pour être d'emblée lisible par d'autres, une distance, une sortie hors de l'autobiographique. Un plus grand investissement dans l'écriture comme telle eût probablement pu pallier ce manque.



LAURÉATE PRIX TRILLIUM 1995

ANDRÉE LACELLE *Tant de vie s'égare*



« *Tant de vie s'égare* est une œuvre de maturité, où la pensée et l'émotion épurée se fondent l'une dans l'autre (...) pour mieux pénétrer la profondeur de l'humain en quête d'absolu (...) »

Le jury

« *Tant de vie s'égare* est une œuvre majeure, l'un des textes poétiques les plus achevés de la littérature franco-ontarienne actuelle. »

François Paré, *Liaison*

« Des images lumineuses (...) L'écriture est dépouillée, belle dans sa limpidité. »

Andrée Poulin, *LeDroit*